



Imp. Romain 64 R. S. 7^e Anne Paris.

J. Chaillet

Planche N° 23.

La Gazette rose

1^{er} Novembre 1872.

Coiffettes d'Hiver.

Coiffettes de la M^{lle} Gagelin-Opiger. Passementerie de la Glanouse. Chapeaux de M^{lle} de Bongars. Coiffures Régente de M^{lle} de Rexas amers. Tupon Rincasse de M^{lle} Martin. Monchoirs de Chapron. Foulards de l'Union des Indes. Bijoux artistiques de Marc Guoyton. Chaussures de la M^{lle} Souvenor. Parfums et savons de toilette de Violet f^o des Cours Etrangères.

3. rue Rossini.

GAZETTE ROSE

Published weekly, except on Sundays and public holidays, by the Proprietor, at the office of the Proprietor, No. 10, Market Street, San Francisco, California.

LA

GAZETTE ROSE

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS par Mme la vicomtesse de Renneville — LES MODES DU JOUR, par Mme la vicomtesse de Renneville. — COURRIER DES THÉÂTRES. — POÉSIE : A Madame ***, par M. Alexandre Dumas fils. — LITTÉRATURE. LA SERVANTE (suite et fin), par Mme Caroline Gravière. — SOUVENIRS DE VOYAGE. — MOSAIQUES ROSES. — DESCRIPTION DE LA GRAVURE : TOILETTES D'HIVER.

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE : La fête des Morts. — L'anniversaire des âmes. — Mort de M. Babinet, de l'Institut. — Les soirées et les amis d'autrefois. — Les Marionnettes du marquis de Boissy. — Les appréciations de M. Viennet. — Les conférences de M. Babinet dans la lune. — Un trio de trois cravates. — L'habit du grand-père du marquis de Boissy. — Une lettre de M. Babinet. — Un quatuor de Sainte-Beuve. — Un éventail relique. — Aphorismes d'Alexandre Dumas père. — Pensées philosophiques de M. Marbeau. — Le bonheur est dans le devoir. — Que fait Paris?... — La foule au théâtre. — Les dernières courses à Chantilly. — Les grandes chasses. — Les échos de Nice. — Les premières violettes de Mme Duluc. — Mort de Théophile Gautier.

C'est aujourd'hui la fête des morts. Les cloches tintent leur glas funèbre. Le cœur s'arrête tout d'un coup pour compter les places vides au foyer de la famille et les âmes envolées. Où sont-ils, tous ceux que nous avons aimés?... La mort les a emportés dans l'Eternité jusqu'au jour de la résurrection éternelle. Chaque anniversaire mortuaire nous laisse de nouveaux regrets et de nouvelles larmes. Hier, c'était Mme la comtesse Dash qui fermait ses yeux pour toujours. Aujourd'hui, c'est M. Babinet qui nous honora de son amitié, et qui voulut bien, comme distraction bienveillante et affectueuse, collaborer parfois à la *Gazette Rose*. C'était le temps des beaux esprits

alors. La politique n'absorbait pas toutes les pensées. On respirait sans crainte du lendemain, et la France, libre et indépendante, commandait aux autres nations, en souveraine qu'elle était.

Tous les jeudis, nous nous trouvions dans les salons d'une belle jeune femme, aujourd'hui Mme Rattazzi, en compagnie de M. le marquis de Boissy, de M. Viennet et de M. Babinet, et nous passions des soirées des plus charmantes, des plus aimables et des plus spirituelles. Le marquis de Boissy avait beaucoup d'esprit. S'il était considéré comme un enfant terrible à la Chambre, dans un salon il avait l'esprit frondeur et caustique d'un journaliste; il connaissait les antécédents de chacun et il faisait défiler devant nous, comme il le disait finement : *Les Marionnettes de tous les mondes*.

M. Viennet, qui était la bonté même, mais qui avait conservé la rude franchise de l'ancien garde du corps, se contentait parfois de hocher la tête et de lui dire : « Ah ! monsieur le marquis, qui n'a pas son paquet à débrouiller ici-bas ». M. Viennet était un moraliste; il faisait de très jolies fables dont la *Gazette Rose* a eu souvent la primeur.

Quant à M. Babinet, il causait modes et chiffons avec nous d'une façon toute compétente et toute plastique; il avait en horreur la crinoline et les toilettes exagérées qu'on portait alors; il regrettait les toilettes du premier Empire, qui certes

n'étaient pas regrettables ; il voulait absolument supprimer les corsets, et il m'expliquait comme quoi, les femmes n'ayant pas de corset dans la lune, nous ne devions pas en porter non plus.

Ces trois hommes d'esprit sont partis l'un après l'autre.

Toutes nos célébrités contemporaines disparaissent. Plus heureux que M. Babinet, M. le marquis de Boissy et M. Viennet n'ont pas vu la France en République, ravagée, rançonnée et appauvrie de deux provinces.

M. le marquis de Boissy ne se serait pas accommodé de la République ; il n'aimait pas les parvenus.

Il nous souvient de l'anecdote suivante qu'il nous raconta un jeudi.

M. le marquis de Boissy n'était pas un vieux beau. Il se cravatait de blanc à l'ancienne mode, ni plus ni moins que M. Viennet et M. Babinet. C'était un trio de trois cravates, ayant l'ampleur de trois serviettes.

Les habits du marquis n'étaient pas non plus à la mode du jour, ce qui ne l'empêchait pas de rester gentilhomme quand même.

Un jour qu'il faisait sa cour à une belle comtesse, dont le grand-père avait été fermier et s'était enrichi dans le commerce des grains, celle-ci lui dit en marivaudant et en se défendant de ses hommages : « Ah ! monsieur le marquis, comment pouvez-vous être aussi galant en étant ainsi affublé ; on dirait que vous portez l'habit de votre grand-père. »

— « Eh ! madame la comtesse, repliqua finement le marquis : il y en a tant qui ne pourraient pas le porter. »

M. Babinet était un savant. C'est donc une nouvelle perte que fait l'Académie des sciences. Il a rédigé un grand nombre de mémoires importants sur les diverses branches des sciences mathématiques et physiques, insérées dans les annales de physique et de chimie ou dans les comptes-rendus de l'Académie des Sciences.

Il a publié, en outre, de fréquentes notices dans les journaux et dans les revues, notamment dans le *Journal des Débats* et dans la *Revue des Deux-Mondes*, sur des sujets variés d'astronomie, de physique et de météorologie.

Il a fait éditer également un certain nombre de cartes géographiques, dans lesquelles, pour la première fois, par un système nouveau de projection, la proportion des surfaces, entre les espaces sur le globe et sur la carte, est exactement conservée.

M. Babinet s'est aussi beaucoup occupé de navigation aérienne. Il fut un des premiers à encou-

rager les essais tentés par Nadar, au moyen d'un système d'hélices. Vous souvient-il de ces fameux ballons qui occupèrent et passionnèrent l'imagination des Parisiens et qui ameutèrent la foule au Champ-de-Mars ? Il y a longtemps de cela. Qui nous eût dit que les expériences tentées par Nadar, et qui faillirent lui être si fatales, seraient un jour l'arche aérienne d'espérance et de consolation des assiégés et des exilés ?

M. Babinet aimait beaucoup cette belle jeune femme, chez laquelle nous le trouvions tous les jeudis.

Voici ce qu'il lui écrivait à la date du 27 octobre 1863, il y a neuf ans de cela :

« Chère et charmante enfant,

» Vous ne vivrez pas, car vous avez trop d'esprit, sans compter toutes vos perfections physiques, morales et intellectuelles. Vous parlez de problème : le plus grand pour moi, c'est le motif qui vous a fait me chercher, moi qui suis l'antipode de l'imagination, de la vie d'agrément et de la recherche des triomphes de la société, où triomphe la vanité, cette petite monnaie du noble orgueil.

» Je vous écris bien vite pour vous gronder de votre article de dimanche dernier qui m'a fait des ennemis dont je ne me soucie guère, outre une bonne réputation de littérateur, à laquelle je ne prétends pas.

» Sérieusement, c'est mal à vous d'avoir dit que je voulais disséquer un confrère, et je ne reconnais pas là une femme de bon ton ; mais le mal est fait !...

» Nota. — Cette semaine je fais mon expérience et ensuite je veux jouir de la vie. Pourquoi êtes-vous à Turin ?... Dès le 1^{er} novembre, je vous enverrai le canevas des *Deux Bossus*, et j'irai ensuite composer à Pierrefonds. Comment cela pourrait-il se jouer à l'Odéon ?... Avez-vous quelque ouverture là-dessus ?... Ecrivez un peu plus au long, comme moi.

» J'ai été fort touché de votre écriture de chat et de votre cœur de chien.

» Votre ami dévoué,

» BABINET. »

Cette lettre nous montre M. Babinet sous un jour tout différent. Ce n'est plus l'illustre savant, armé d'un compas, mesurant les longitudes. C'est un homme du monde, un admirateur de la grâce, de l'esprit et de la jeunesse, et qui mieux est, un auteur dramatique, puisqu'il s'engageait à être le collaborateur des *Deux Bossus* qui devaient se jouer à l'Odéon.

Si ces deux bossus contenaient dans leur bosse tout l'esprit fantaisiste de M. Babinet, et s'ils eus-

sent fait leur apparition à l'Odéon, ils auraient bien certainement obtenu le succès qui devait s'attacher au nom du spirituel membre de l'Institut.

La jeune amie de M. Babinet devint Mme Rattazzi et quitta son salon de la rue de Milan pour Turin et pour Florence.

Puisque nous évoquons les hommes illustres, citons encore un quatrain de Sainte-Beuve adressé à la même jeune femme. Est-ce un regret?... Est-ce une épigramme?... Nos lecteurs apprécieront :

- » A vous, ou muse ou fée et la grâce elle-même,
- » Qui savez, souveraine en ce jeu de beauté,
- » Comme on a mille fois aimé, loué, chanté;
- » Mais savez-vous bien comme on aime? »

Puisque nous nous souvenons des amis qui ne sont plus, ouvrons tout spécialement pour vous, mesdames, les lames d'un éventail contenant des pensées et des aphorismes de M. Alexandre Dumas père.

Songez si nous tenons à cet éventail. C'est pour nous une relique précieuse.

Voici ce que dit l'éventail :

La vertu est la fille légitime de la religion ; le repentir est son fils adoptif.

Entre *tard* et *trop tard*, il y a un abîme franchissable d'un côté, infranchissable de l'autre.

Rendre malheureuse la femme qui nous aime, c'est prêter son cœur à usure.

Le bien est lent, parce qu'il monte de bas en haut. Le mal est rapide, parce qu'il tombe de haut en bas.

C'est par l'esprit qu'on s'amuse, mais c'est par le cœur qu'on ne s'ennuie pas.

Les brunes trompent. Les blondes trahissent.

Les femmes sont nées vaincues ; celles qui résistent des héroïnes !...

L'antiquité est l'aristocratie de l'histoire.

Il y a trois sortes d'amis : ceux qui nous aiment, ceux à qui nous sommes indifférents, et ceux qui nous haïssent.

Un seul futur est au pouvoir de l'homme : *je mourrai*.

Toutes ces différentes pensées sont tellement bien écrites, qu'on dirait qu'elles sont gravées sur les lames de bois.

Hélas ! ces intelligences de l'esprit et de la science ne sont plus, et pourtant elles vivent encore et vivront éternellement ! Que de fois nous avons dit, en admirant les hommes de bien et d'esprit : « Ceux-là ne devraient pas mourir ». Il est un homme dont la vie est la providence charitable et divine des petits enfants. C'est M. Mar-

beau, président honoraire de toutes les crèches, qui a consacré son existence aux tout petits, comme le fit autrefois saint Vincent de Paule. Chaque nouvelle crèche est une décoration pour lui. Il en est fier et heureux. Il nous disait, pas plus tard qu'hier : Depuis la guerre, voilà la cinquième crèche que nous inaugurons ; mais il en faut encore tant et tant que je n'ose y songer. Puis il ajouta avec une confiance toute chrétienne : Dieu est là !...

Par l'époque que nous traversons, il est bon et salutaire de connaître de tels hommes, qui reposent le cœur et l'esprit, et qui inspirent l'amour du bien et du devoir.

Écoutons M. Marbeau.

Voici ce qu'il dit à propos du bonheur :

Le bonheur est la récompense naturelle du devoir accompli.

Le devoir est donc le pourvoyeur et le tuteur du vrai bonheur.

Le devoir nous ordonne de nous faire le plus de bien possible à nous-mêmes et à nos semblables ; de ne faire volontairement aucun mal, et de réparer le mal que nous aurions fait par erreur.

Tout bien, fait avec intelligence et à propos, fait du bien à son auteur.

Le remords est un chagrin mérité qui empoisonne et abrège l'existence, comme la pratique du bien l'embellit et l'allonge.

La sagesse mène au vrai bonheur ; le vice à la misère, au crime, à la prison, à l'échafaud. Celui qui préfère les plaisirs au devoir se prive de bonheur.

Une famille pauvre ou non, puissante ou non, qui a négligé ses enfants, est inévitablement punie de sa faute envers eux par eux.

La grande, noble et riche famille appelée *France*, la patrie de Fénelon, de Montesquieu, de Rollin, est malheureuse parce qu'elle a négligé, depuis longtemps, une grande partie de ses enfants.... Elle est tombée ; mais elle se relèvera, parce qu'elle donnera plus de soins au sentiment religieux, à l'éducation et aux mœurs.

De telles doctrines ne sauraient être trop propagées et connues. C'est surtout dans la classe ouvrière et laborieuse, qu'on trompe et qu'on égare, qu'on devrait les faire germer.

— Et Paris?... nous dira-t-on. Que fait Paris?...

— Paris n'est pas encore Paris, tout en étant toujours Paris.

Les théâtres font florès. Les débuts de Capoul et de l'Albani au Théâtre-Italien excitent à la fois un sentiment d'intérêt et de curiosité. Le *Cid* fait des recettes fabuleuses au Théâtre-Français. Les Folies-Dramatiques ont fermé leurs bureaux : la

salle est louée pour un mois en l'honneur d'Héloïse et d'Abeilard. Partout il y a foule et l'argent abonde. Paris a repris tout son entrain et toute son animation. Viennent les fêtes de l'hiver, et si elles sont aussi brillantes et nombreuses qu'on l'annonce et qu'on l'espère, les étrangers et les Parisiens eux-mêmes oublieront qu'il y a deux ans Paris était en état de siège.

Mercredi dernier, il y a eu une très belle et très fructueuse chasse à Rambouillet, bien que le temps fût plus qu'incertain et des moins favorables. On a abattu 228 faisans, 14 lapins, 11 perdreaux, etc...

MM. le duc de La Trémoille, le duc de La Rochefoucauld-Bisaccia, le colonel Carlton, le baron Gustave de Rothschild, le marquis Du Lau d'Aellemano, le baron G. de Soubeyran, le prince de Polignac, le baron Hottinguer figuraient au nombre des invités.

Les honneurs de la journée ont été pour M. le colonel Carlton et le baron Gustave de Rothschild.

Le grand monde parisien et étranger mène la vie de château; c'est pourquoi les dernières courses, à Chantilly, qui étaient la clôture des courses d'automne, ont été pour ainsi dire désertes. Sans l'arrivée inattendue de toute la société élégante en réception chez M. le duc de Mouchy, qui est venue dans trois landaus attelés en poste à la Daumont, les tribunes restaient complètement vides. Il y avait Mmes de Jaucourt, de Soubeyran, de Rothschild, de Montmorency, et la jeune et charmante Mme Standish, la reine de beauté de la dernière saison de Londres; puis Mmes Du Lau, de Turenne, Blount, de Saint-Priest, de Kergorlay, Haas, de Janzé, MM. le comte Hoyos, le comte d'Appony, le prince Joachim Murat et sa fille, la princesse Eugénie, dont la beauté rappelle beaucoup celle de l'impératrice d'Autriche, sa cousine.

La princesse Eugénie Murat était en velours noir agrémenté de jais, avec chapeau bleu; la duchesse de Montgomery en toilette marron; la duchesse de Mouchy en cachemire gris galonné d'argent avec bordure de zibeline; Mme de Jaucourt en toilette noire très réussie et d'une suprême élégance; et Mme Standish en costume bronzé, mélangé velours, satin et faye, d'un goût ravissant et d'une originalité tout artistique.

Après les courses, les voitures ont repris le chemin du château de Mouchy, et, sans leur apparition, les courses de Chantilly n'eussent certes pas mérité une mention d'élégance dans les annales de la mode.

Les Echos de Nice nous apportent aussi tous les

préparatifs d'élégance de la ville de Nice, qui remplacerait Bade avec avantage, si M. Dupres-soir était libre d'y établir une roulette et de la transformer à son gré. C'est ce qui manque à son splendide casino et au cercle aristocratique qu'on va inaugurer.

Les Echos de Nice nous arrivent directement et nous apprennent que Nizza la Belle est inondée comme notre pauvre France. Le Paillon, toujours à sec, se donne des airs de torrent. Les roses sont éplorées; les violettes sont noyées. Espérons que les roses sont déjà redevenues belles et souriantes sous l'influence d'un soleil radieux, et que les violettes blondes versent à pleines brises leur senteur douce et pénétrante, qui reste dans le cœur comme un souvenir aimé. Nice est la ville privilégiée du soleil et du plaisir. Elle n'est pas créée pour avoir les yeux mouillés de larmes, ni pour se désespérer comme une abandonnée. On attend à Paris, et en province, les bouquets de violettes de *Mme Duluc*, et ils seront exacts comme toujours. Et savez-vous pour qui vont être les premières violettes épanouies et à qui *Mme Duluc* désire en faire hommage? A l'amie regrettée qui dort au cimetière; à la femme de cœur, d'esprit et d'intelligence qui avait su conquérir des sympathies et des admirations dans le monde entier, à *Mme la comtesse Dash!*... « Je ne la connaissais que par ses écrits, m'écrivit Mme Duluc, mais il m'est doux de déposer sur sa tombe mes premières violettes. Elle aimait les fleurs, avez-vous dit. Elles iront jusqu'à son cœur glacé lui dire combien elle était aimée et combien on la regrette. »

Tandis que nous écrivons ce courrier, une autre mort illustre frappe encore la littérature: M. Théophile Gautier vient de succomber à une maladie de cœur. Quelle hécatombe!... Toutes les intelligences flamboyantes disparaissent; l'ombre succède à la lumière; la poésie s'efface et s'évapore, et nous allons nous trouver face à face avec le réalisme.

Théophile Gautier, dit M. Xavier Aubryet dans le *Figaro*, était une de ces expressions de la puissance et de l'éclat. Le tombeau vulgaire ne semblait pas fait pour ce *maître de la vie*, auquel la matière semblait obéir, tant les choses lui disaient avec amour leurs plus mystérieux secrets.

Tout ce qui rayonne, chante ou palpète, il savait le saisir; toutes les couleurs, il les fixait, et la *Création*, depuis ses aspects les plus grandioses jusqu'à ses curiosités les plus minimes, pouvait se répandre dans l'œuvre de Gautier comme dans un miroir sans tache,

Théophile Gautier publia vers 1830 son premier

volume de poésies, précédé de la légende d'*Albertus*.

En 1838, Théophile Gautier fit paraître un nouveau poème, la *Comédie de la Mort*; puis *Mlle de Maupin*, *Fortunio*, *Une Larme du Diable*, *Les Roués innocents*, *Médilona*, *le Tricorne enchanté*, *le Capitaine Fracasse*, et plusieurs séries de notes de voyages parurent successivement. Enfin, le jour même de la mort de l'éminent littérateur a paru son dernier volume: Théâtre complet, Mystères, Comédies et Ballets.

Dans le journalisme, Théophile Gautier a aussi sa grande place. Il collabora successivement à la *Presse*, au *Moniteur universel* et au *Journal officiel*. Ses feuilletons de théâtre et ses articles de revues ne manquaient jamais d'être fort remarquables.

Théophile Gautier était autrefois l'un des familiers de l'hôtel de la place Saint-Georges. Il est toujours resté l'ami intime de M. Thiers, quoique leurs opinions politiques différassent essentiellement.

Théophile Gautier fut aussi rédacteur en chef de l'*Artiste* et bibliothécaire de S. A. I. la Princesse Mathilde, qui ne l'a pas oublié et qui est allée le voir pendant les derniers jours de sa maladie.

Notre courrier est pour ainsi dire voilé d'un long crêpe de deuil; mais la Toussaint invite au recueillement et à la prière.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

LES MODES DU JOUR

S'il fallait croire toutes les affiches-annonces, les femmes s'habilleraient pour rien. C'est à qui vend meilleur marché et donne tout à perte. Depuis la maison de second ordre et de troisième ordre, qui se posent toutes deux en maison de premier ordre, les étrangères et les provinciales doivent être dans un embarras perplexe et se demander de quel côté est la vérité.

Tous les magasins de Paris sont tellement grands, d'après leurs annonces, que si on les alignait à la suite des uns et des autres, ils envahiraient tout Paris. Heureusement qu'ils n'occupent chacun qu'une place restreinte dans leurs quartiers, et que Paris se promène à l'aise dans Paris comme par le passé. Combien nous estimons davantage toutes ces aristocratiques maisons de nouveautés et de confections qui restent chez elles, qui ne font ni bruit ni réclames, et qui ont une clientèle d'élite par excellence, parce qu'elles sont autocrates elles-mêmes, et qu'elles n'éditent

que des modèles de bon goût, faisant genre et école. Telle est la maison *Gagelin-Opigez*, dont les traditions de fantaisie élégante et artistique se perpétuent de père en fils.

Nous vous avons déjà parlé, dans notre numéro du 1^{er} octobre, de la robe *Faniette*, qui n'est autre que la robe Princesse, embellie et rajeunie, et qui va opérer une véritable révolution dans les toilettes. Les très grandes dames sont décidées à abandonner les tuniques aux Pompadours des rues et à porter des robes demi-longues, taillées en biais et dessinant les hanches en cambrant la ceinture. Il n'y aurait que la tournure naturelle, les grâces modelées de la femme. Que de prétendues élégances vont tomber!.. C'est pourquoi les femmes mal faites protesteront jusqu'à la dernière heure.

Cette robe *Faniette* fait donc fureur dans un certain monde de châtelaines. On ne parle que d'elle, on ne veut plus entendre parler de retroussis ni de flots relevés en fouillis. Parions qu'on va passer d'un extrême à un autre, et que les femmes vont se glisser dans des robes fourreau, pour ne pas dire Empire, garnies devant en tablier de passementerie et par derrière avec une série de volants, partant de la taille jusqu'au bas de la jupe. Une élégante va ressembler à son écran renfermé dans un étui, qui se déploie à volonté par la simple pression du doigt.

Vous souvient-il de la robe *Faniette*, et vous plaît-il que nous vous la rappelions?

C'est une robe Princesse différent de la robe d'autrefois, en ce qu'elle laisse voir un jupon garni de bouillonnés, sur lesquels tombent des coques de velours doublées de soie de couleur, assortie ou tranchante. Ces coques de velours sont entremêlées de moire. Cette garniture qui est très élégante, se répète trois fois dans toute sa hauteur, décore le tablier du jupon jusqu'en haut. Le relevé de la jupe est très simple, avec flots mélangés de velours et de moire retenus par une agrafe en vieil argent. C'est d'un effet tout nouveau et tout distingué. La robe *Faniette*, en se relevant, peut faire costume Princesse.

Le relevé d'un côté laisse voir toute une doublure de velours, tandis que l'autre côté est retenu par des flots de velours et de moire, avec agrafe de vieil argent.

Ce qui fait encore nouveauté et qui a beaucoup de succès pour la *vie de château*, c'est le *Costume Breton*, comme on ne le porte pas en Bretagne, et qui est artistement *parisien*.

Le costume *Breton* se compose d'un gilet de drap bleu corbeau, liseré de drap bleu-ciel, avec veste bretonne s'ouvrant droit sur le gilet fermé

par six gros boutons en argent oxydé avec fleurs de lys du temps de Saint-Louis. La veste s'ouvre par derrière jusqu'à la taille, avec quatre plis couchés les uns sur les autres, comme aux habits d'homme. Elle est brodée d'un même liseré de drap bleu ciel. Sur l'ouverture de cette veste, une basque fait poche de chaque côté, avec boutons fleur de lys. Les manches sont sans revers avec trois boutons droits posés en largeur. La jupe de drap tout unie est simplement ornementée de neuf rangs de piqûre, avec tunique presque aussi longue que la jupe se retroussant d'un seul côté, avec un gros bouton fleur de lys.

Il y a encore un costume *Dora D'Istria* en l'honneur de la belle voyageuse, Madame la princesse Malsasky Kollzoff, qui fait également type d'élégance. Il se reproduit avec une *polonaise* s'attachant à la hussarde devant par des brandebourgs et des olives en passementerie assortie. Cette polonaise, fermée dans toute sa hauteur, se relève sur les hanches derrière, et laisse voir tout un envers en velours marron assorti au jupon du costume, et garni tout autour d'une bande de renard bleu argenté, s'harmonisant au drap gris de la Polonaise. Le jupon de velours marron est garni de bouillonnés et de volants francés montés les uns sur les autres.

Ce n'est pas tout.

Nous avons encore trois toilettes à vous présenter qui ont grand air, comme tout ce qui est signé *Gagelin*. C'est une robe de velours noir, avec jupe très richement garnie de bouillonnés de velours, coupés par des biais de faille. La tunique ronde est toute chamarrée de broderie, et garnie d'une magnifique dentelle de Chantilly très haute. Le corsage est à taille ronde, avec ceinture basque, décrivant par derrière trois gros godets enrichis de broderie sur les tuyaux et brodés de dentelle, tandis que par devant elle tombe en basques Directoire croisées de côté et également brodées et garnies de dentelle. Puis une robe de grand diner en faille *Eau du Nil*, ayant deux corsages. L'un montant décrivant un habit basque par derrière, garni d'un entre-deux de guirlandes de roses naturelles brodées sur tulle et appliquées sur la faille. La jupe est entièrement rayée devant par des entre-deux de guirlandes de roses brodées nuance naturelle. Sur cette jupe tombe une traîne de cuir s'ouvrant devant et dégageant le tablier. Cette traîne est garnie de bouillonnés surmontant des volants de faille, avec entre-deux de broderie de roses. Cette garniture se répète trois fois sur la traîne. Le corsage décolleté est garni d'un entre-deux de roses découpées avec frange tout autour. Et une toilette de bal en poulx de soie maïs, garnie de volants ondulés en tulle maïs, se

relevant sur les côtés très hauts, avec tunique de tulle parsemée d'une broderie de roses de toute couleur, et encadrée d'une même bordure de roses relevée d'une façon toute originale et indescriptible par derrière. Toute cette toilette est fleurie de roses artificielles signées *Dulcis*, ou parfumée de roses naturelles arrivant de Nice des parterres de Madame Duluc.

Puisque l'émigration pour Nice, pour Pau, pour l'Italie et pour l'Algérie commence, rappelons la couverture *Monaco* en flanelle, faisant couverture de voyage et burnous à capuchons et à larges manches, au moyen de tirettes et de boutons disposés d'une façon ingénieuse.

La maison Gagelin a de ces métamorphoses imprévues d'élégance. C'est ainsi qu'elle offre une Mante Aïssa d'un style tout nouveau, faisant tunique et bachelick en cachemire noir, ornementée de passementerie de jais et de guipure. Cette écharpe se porte de deux façons différentes : à la taille se croisant sur la poitrine en remontant, ou descendant des épaules pour se croiser sur la poitrine et se nouer derrière. Tout le cachet de cette mante est dans la façon dont on la porte et la fait valoir.

Les garnitures sont donc à l'unisson des robes et des costumes. C'est la *Glaneuse* qui brode, comme bien vous le pensez, tous ces jolis entre-deux de roses si fraîchement écloses qu'on dirait qu'on vient de les cueillir. Il y aussi des entre-deux de pensées, de violettes, de fleurs pastel et de fleurs des champs.

Un autre triomphe de la *Glaneuse*, c'est une large guirlande de roses épanouies et de feuillage en laine, de toutes couleurs à la mode qu'on applique sur les costumes en laine, soit vert olive, prune-de-monsieur, bronze, noir corbeau, bleu marine, gris russe, claret, maron doré, n'importe la nuance. Si on préfère un coloris plus tendre, pourquoi pas ? on n'a qu'à envoyer l'échantillon à la *Glaneuse*, de son cachemire, de sa laine beige ou de sa serge anglaise. Une guirlande de roses de laine et de feuillage bronze ou marron est très jolie sur du drap gris mode. Cette broderie fait genre et actualité, de même que les boutons en acier à pointe diamantée et taillée à facettes, les boutons oxydés repersés et les boutons olives en argent.

La *Glaneuse* a plusieurs collections de boutons antiques en vieil argent, entre autres celle de toute la légion des Empereurs romains. Il y en a pour tous les goûts et pour toutes les opinions ; telle belle dame porte le costume breton avec fleurs de lys, telle autre s'habille avec un fourreau Empire qu'elle boutonne avec des têtes de César.

Les ceintures de cuir avec agrafe et chaînette

d'argent oxydé, pour supporter l'encas de saison, à la mode anglaise, se francisent de plus en plus. Au printemps, on ne portera plus son parapluie autrement. On commence déjà. C'est très commode, et cela a un petit air dégagé, voyageur et touriste qui ne messied pas du tout.

Les rubans de moire et de velours sont doublés de satin, ce qui prouve que les rubans politiquent aussi et sont aujourd'hui d'une nuance et demain d'un autre. Par exemple, un ruban de moire bleue est doublé de satin bronze, et un ruban de velours bronze est doublé de satin feu. Un ruban de moire noire est doublé de satin orange, un ruban de velours bleu de France de satin turquoise. Ces rubans sont en largeur 120, quand on veut en faire des écharpes et des ceintures. Il y en a de toutes les grandeurs. N'oublions pas les nœuds en moire et en velours qui ne savent pas non plus à quelle opinion s'arrêter. Aujourd'hui, ils font aigrette, nœud d'Alsacien et cornes Lucifer; demain, ils vont s'appeler nœud Héloïse avec double agrafe et doubles coques de velours et de moire retombant en passes, découpés et dentelés, l'un sur l'autre.

Il y a encore la série des nœuds en crêpe de Chine, avec dentelle, des jabots en crêpe de Chine avec dentelle, des cravates Lavalière françaises de chenille et des fichus peplum brodées de chenille, d'une frange de soie, d'une malines ou d'une dentelle de Bruges.

N'avions-nous pas raison de vous dire que la *Glanseuse* serait prodigue de nouveautés. Elle vous offre le voile carré avec bordure espagnole, pour le Rabagas, le Rubens, le Raphaël, le Léonard de Vinci et le Jean Bart.

Quelle différence y a-t-il entre tous ces différents chapeaux?... Ils font tous auréole autour de la tête.

Nous en reparlerons tout à l'heure.

La *Glanseuse* a la spécialité des capelines Médicis en drap blanc soutaché or, argent ou noir, et se croisant en fichu sur la poitrine, et des coiffures Muguet en tricot Bagnères, avec pluie de muguets laine et soie tombant sur le front.

On revient aussi aux franges boulots et aux franges castillanes en laine. A quoi ne revient-on pas? La *Glanseuse* moissonne de tous côtés. Elle vous attend à la porte, 7, rue de la Chaussée-d'Antin, pour vous offrir toutes les primeurs industrielles de la saison d'automne et d'hiver.

Parlons des chapeaux : ils sont si grotesques, pour la plupart, qu'avant de les admettre, on a le droit de les critiquer. Est-il vrai que les très grandes dames protestent dans la façon de se coiffer, et que plus elles verront les femmes

d'un certain monde rejeter leurs chapeaux en arrière, plus elles les enfonceront sur leurs yeux. On parle d'un *Chapeau provisoire*, moitié rond, moitié fermé, dans le genre des chapeaux niçois, qui se pose très en avant et qui projette une demi-pénombre sur le visage. Ce Chapeau provisoire, qui n'est ni rond ni fermé, me rappelle ce proverbe d'Alfred de Musset : *Il faut qu'une porte soit fermée ou ouverte*. Donc, nous apprécions bien plus les chapeaux qui sont tout à fait ronds et les chapeaux qui sont tout à fait fermés, quand ils sont de bon goût et qu'ils sont fantaisistes sans être excentriques. D'ailleurs, ce qui est fantasque sur la tête d'une personne, est ravissant sur la tête d'une autre. Le chapeau auréole sied aux physionomies inspirées et artistiques, et au printemps de la beauté et de la jeunesse, tandis que la capote coulissée, comme du temps de nos mères, sied aux visages calmes et aux personnes qui n'aiment pas à attirer l'attention.

Mlle de Bongars n'a donc pas qu'une seule forme de chapeaux à nous offrir, elle en a pour tous les âges, pour tous les goûts et pour toutes les positions. Il y a des femmes qui ont l'air d'avoir un plat à barbe sur la tête, sous le prétexte de porter un Rabagas. Pour être bien coiffée et ne pas être ridicule, il ne faut pas suivre scrupuleusement la mode, si la mode ne vous sied pas. — Consultez à cet égard Mlle de Bongars, 1, rue d'Antin. Elle a du goût, du coloris. Elle vous dira le pour et le contre de votre coiffure.

Voulez-vous quelques modèles?

Rien ne m'est plus facile que de choisir parmi la collection qu'elle expédie :

★★

C'est un chapeau de *chasse* en feutre noir, d'une forme très haute et arrondie, genre braconnier, avec bord incliné devant et derrière et relevé en revers de velours noir. Autour de la calote, torsade de velours, et sur le milieu du chapeau cinq coques de velours faisant cocarde attachant un long plumet chasseur en plumes de coq. Derrière, flots de rubans de faille, avec pans flottants tombant sur le chignon.

Un chapeau *Rubens*, avec fond dentelle et large bord de velours relevé tout autour. Une double torsade en ruban de faille noire, n° 22, se croise autour du fond sur lequel se drape une écharpe de dentelle faisant bouillonnés et cascades, et retombant en deux barbes sur un cataquois de ruban de faille se nouant au-dessus du chignon. Cette écharpe est retenue par un bouquet de roses mousseuses et par une longue branche de petites

grappes de lilas vert myrthe avec feuillage assorti, un lilas qui n'en est pas.

Un chapeau *Léonard de Vinct*, en satin maïs, velours noir et dentelle noire. Le chapeau en satin maïs est reproduit avec une infinité de tout petits biais rappelant la paille cousue, et faisant haute nouveauté très originale et très fantaisiste.

Le bord, tout en velours noir, est relevé en auréole, avec torsade de velours dans l'intérieur. Sur le côté gauche, bouton maïs. Tout autour du fond, large torsade de velours noir aplati retenant un oiseau du Paradis. Une écharpe de dentelle voile légèrement le satin maïs et retombe derrière en deux larges barbes de Chantilly. En guise de brides, deux autres barbes de dentelle.

Une capote jolie femme, passe coulissée en velours noir, doublée de faille rose. Fond nuance velours, avec large torsade de velours noir doublée de faille et se déroulant à l'envers de distance en distance, en s'attachant par derrière en trois larges coques de velours noir, également doublées de rose tombant sur le chignon. De côté, bouquet de trois plumes : deux noirs et une rose posées en toquet Henri III. Brides de velours noir.

Un chapeau *Rubens*, avec bord de velours noir relevé tout autour. Torsade de faille gris perle, faisant bandeau. Sur le fond, coquille de dentelle et flots cascades retombant sur la passe. Une longue plume d'autruche gris perle fait le tour du chapeau et flotte derrière. Elle est attachée de côté par un oiseau bleu couleur du temps.

Un chapeau *Léonard de Vinci*, en velours olive et faille. Le fond est en velours, avec bord de velours olive et écharpe de faille de même nuance enroulée autour de la calotte et se nouant en coques derrière, en retombant en longs pans. Sur le milieu du chapeau, deux belles plumes ornées de deux tons olive sont attachées par une agrafe en faille. Torsade de faille faisant bandeau, avec liens de faille attachant de côté un bouton de rose thé. Barbes de Chantilly.

Et pour le théâtre, une capote de faille bleu ciel coulissée, avec grosse rose thé de côté attachée

par une aigrette de nœuds de faille bleue. Par derrière, brides de faille bleue tombant plus bas que la taille. On peut à volonté mettre les brides de faille sous le menton, pour toilette de ville. Mais pour le théâtre, on les rejette en arrière.

Bien que les cloches de la Toussaint annoncent l'arrivée du bonhomme Hiver, dans le *royaume de la mode* le foulard ne rabat nullement de ses prétentions d'élégance. Il y a d'abord foulard et foulard, comme il y a faille et faille. *L'Union des Indes* a pour ainsi dire du drap (foulard tellement épais, moelleux et souple dans toutes les teintes à la mode, qu'on peut l'ornementer de moire et de velours, ni plus ni moins que de la faille et du poul de soie. On l'emploie même avec du cachemire et c'est très nouveau et très joli. Ce qui fait encore garniture très fantaisiste et très originale, c'est du foulard cachemire, dont les palmes orientales ont l'air d'être brodées plutôt qu'imprimées. Citons, pour robe de chambre, un foulard rose de Chine, ou bleu ture, avec bandes de foulard cachemire oriental. Cette disposition, reproduite par une bonne couturière ou par une femme de goût, est des plus élégantes. La robe de chambre, genre fourreau et genre Sultane, demi-large, est légèrement ouatée et doublée de foulard blanc. Le crêpe de Chine n'a pas non plus dit son dernier mot. Il est plus que jamais demandé pour tunique parisienne frangée de chenille.

Le foulard à pois se porta tout l'hiver avec un jupon de velours et un cachemire des Indes protégeant les épaules. Quant aux cache-nez, on va les voir apparaître avec les premières brises glaciales. Nous en reparlerons et nous vous dirons les nouvelles dispositions inaugurées par *l'Union des Indes*, 1, rue Auber, en face le nouvel Opéra. Mais nous pensons que le corah, le pongées et le surrah, en foulard blanc, conservent leur distinction suprême.

Puisque nous sommes dans l'Inde restons-y. On y cultive la beauté comme nous cultivons l'esprit et l'élégance en France. Les femmes n'ont qu'une mission : être belles et rester belles. Elles ont donc le secret et les recettes de tous les cosmétiques les plus précieux et les plus efficaces pour que leur beauté ne soit pas altérée. Ce qui se fatigue et se fane le plus vite chez la Parisienne et chez la Française, c'est le teint. Le contact de l'air, le hâle et la bise agissent sur le tissu dermal, le gerce et le ride. Une jeune femme, préoccupée peut-être de conserver les dons dont la nature l'a douée, a trouvé un cosmétique suprême : la lotion du Harem, aux roses de Bagdad et aux principes de glycérine. Cette lotion du Harem vient-elle en droite ligne de l'Orient, ou de l'officine de beautés des Parfums de France et d'Angleterre. Qu'im-

porte !... Pourvu qu'elle donne la beauté, la fraîcheur, la jeunesse, qu'elle soit tonifiante et rafraichissante tou à la fois, et qu'elle préserve la peau de rides précoces et le teint de toute rugosité. Elle est préparé et distillée d'après la recette authentique des lotions du Harem, et parfumée avec l'essence de roses de Bagdad, venant du pays même.

Ce n'est point un cosmétique ordinaire que nous préconisons ici. Cette lotion du Harem fait ses débuts comme eau de toilette. La pharmacie voulait l'accaparer à son profit. C'est vous dire toutes ses vertus médicales et hygiénique; mais l'officine des Parfums de France et d'Angleterre l'a réclamé comme lui appartenant exclusivement, et c'est au n° 5 de la rue Meyerbeer, près du nouvel Opéra, qu'il faut aller la chercher et la demander. C'est un brevet de beauté que je vous indique là. Vous allez vous embellir et vous rajeunir tout d'un coup. Votre peau sera moelleuse, satinée, veloutée, parfumée, et vous aurez vingt ans pour le coliris, pas plus.

Notre courrier du 15 novembre sera plus complet encore comme actualités fantaisistes et comme modes nouvelles. Nous aurons les bijoux artistiques de *Marc Gueyton*, les chaussures de la maison *Jouvenot*, les étoffes de deuil, les costumes et les chapeaux de deuil de la *Scabieuse*, en même temps que les éventails de théâtre et de bal de *Duvillerois*, et les coiffures de *fleurs de Duteis*. Pour honorer la nouveauté dans sa primeur d'élégance, nous remontons à sa source artistique, et ce sont les premières sommités industrielles que nous prenons de préférence pour collaborateurs.

En attendant, résumons-nous dans notre cours de beauté.

Il est très facile de rester jeune, ou du moins de le paraître, et de reculer d'une dizaine d'années l'horloge de la vie. Rien n'est plus simple. L'important est de ne pas se laisser vieillir, de conserver l'éclat du regard, la fraîcheur du teint et de combattre les rides une à une. L'éclat du regard dépend de la santé et de la jeunesse. Les soins à donner aux yeux sont principalement du domaine de l'hygiène. Toutefois, la *maison Violet* offre aux jolies femmes qui veulent conserver la vivacité du regard et se préserver des nombreuses affections qui altèrent souvent la beauté de l'œil, un collyre oriental: l'*Eau de Saphyr*. On peut encore, avec un peu de rose, teindre les paupières, leur donner l'apparence de la jeunesse et voiler le cercle bleuâtre tracé parfois par la fatigue et les veilles. Puis, avec du *Koheuil*, dessiner le bord des paupières et en prolonger la ligne à l'angle de l'œil de 2 à 3 millimè-

tres, ce qui les fait paraître plus grands et mieux fendus. L'emploi des crayons mystérieux régularise aussi la forme des sourcils et les arque délicatement.

C'est de la coquetterie intime que nous faisons entre nous. Quant à la fraîcheur du teint, elle est naturelle ou factice. Cela dépend de la santé et du coloris. Nous n'aimons pas les fards, et pourtant nous devons les préconiser, car il y a des femmes qui ne peuvent pas s'en passer. Mais pour procéder à l'application des fards, il faut que la peau soit bien nette de tout corps étranger et qu'aucune sécrétion n'obstrue le tissu dermal. Une lotion faite avec un linge imbibé de savon de Thridace, de savon de baume de violette et de crème froide mousseuse, est d'abord nécessaire pour nettoyer la peau, puis une ablution d'eau fraîche parfumée de la Rosée des Abeilles, ou de l'acidule de violettes, fait disparaître la trace savonneuse. Et quand on a effacé l'humidité avec de la poudre de riz et laissé reposer le teint, on procède à l'application des fards. Il en coûte beaucoup de soins, comme vous le voyez, pour se faire belles, mais on peut impunément mettre du blanc et du rouge, sans s'abîmer la peau, ce qui est immense. Il est aussi un fard onctueux qui sert à la fois de cold cream et de fard, c'est la *Crème de beauté* de deux teintes, pour le jour et pour la lumière. Mais ce qui est parfait pour le teint à cette époque de l'année où la brise de l'hiver va se faire sentir, ce sont les eaux de toilette à base de glycérine parfumée, qui ont pour mission de beauté de tonifier la peau, de la préserver des irritations, des gerçures, des boutons, des rougeurs, des inflammations, et de la guérir des affections dermiques, en la maintenant ferme, lisse, souple, et dans une fraîcheur juvénile.

Citons l'eau de toilette à la violette, l'eau de Portugal, l'eau Violet, toutes trois à base de glycérine; la pâte émulsive à la glycérine pour les mains; et le glycérolé tonique et rafraichissant au quinquina et aux roses de Provins. La maison Violet est donc prodigue de talismans de beauté. Il faut lui demander, boulevard des Capucines, au coin de la rue Scribe, rotonde du Grand-Hôtel, parmi sa collection de savon, le savon royal de Thridace, le seul recommandé par les célébrités médicales pour la beauté et la fraîcheur de la peau; le savon chinois et le savon cold cream. Puis l'eau de Cologne impériale de la Reine des Abeilles et des souverains, la Rosée des Abeilles, l'Eau de beauté et l'Eau de Jockey-Club. Quand on veut devenir violette, rien n'est plus facile. On adopte la parfumerie aux violettes d'Italie, et on laisse derrière soi une senteur délicieuse et pénétrante d'une

distinction parfaite. Presque toutes les femmes ont leur parfum de prédilection. Mais celles qui aiment toutes les fleurs aiment tous les parfums.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

COURRIER DES THEATRES

Reprise des ENNEMIS DE LA MAISON, comédie en trois actes, en vers, de M. Camille Doucet.

Reprise de RUY-BLAS pour les représentations de MM. Geoffroy et Mélingue.

La SONNAMBULA. — Début de Mme Albani et de Capoul. — Rentrée de M. Colonnese dans LUCREZIA BORGIA.

DIMANCHE ET LUNDI, opéra comique en un acte, paroles de M. Gillet, musique de M. A. Deslandres.

On a repris, vendredi dernier, cette comédie qui compte parmi les meilleures de son auteur, et qui, écrite en vers élégants et faciles, offre un comique franc et naturel, et renferme une foule de fines observations et de détails spirituels. Les « Ennemis de la maison » ont été joués d'abord au théâtre de l'Odéon, à la fin de 1850, et continuèrent sur cette scène la juste réputation qu'avaient acquise au jeune poète ses premières pièces. En 1854, cette comédie passa, avec des changements, au répertoire de la Comédie-Française, où elle fut parfaitement accueillie. Nous nous rappelons l'y avoir vue, à cette époque, interprétée avec un rare ensemble par MM. Régnier, Bressant, Saint-Germain ; Mmes Allan, Favart, Emilie Dubois et Valérie. Aujourd'hui l'interprétation est entièrement renouvelée, et quoique satisfaisante en somme, toutefois n'offre pas une exécution aussi parfaite. C'est M. Thiron, remplaçant M. Régnier, qui nous a paru le plus remarquable dans le rôle du mari.

C'est un intéressant tableau d'intérieur domestique. Un brave notaire s'avise d'être jaloux de sa jeune et jolie femme, et pour combattre ceux qu'il regarde comme les ennemis de son bonheur conjugal, à savoir sa belle-mère et un inoffensif élégant, amoureux de la jeune Hélène, sœur du mari, il a la maladresse d'appeler à son aide un sien cousin, capitaine de marine. Or, cet auxiliaire est justement un ancien prétendant à la main et au cœur de l'épouse soupçonnée, qui s'est mariée en son absence. Heureusement tout s'arrange, le marin épouse la jeune sœur, l'intrigue, qui menaçait de tourner au drame, demeure dans les conditions de la comédie tempérée. On écoute avec plaisir et on applaudit avec justice cette agréable production d'un esprit distingué, d'un poète ingénieux qui, dans de hautes fonctions, n'a

jamais usé de son crédit que pour obliger ses confrères sans penser à faire servir son influence, alors toute puissante, pour imposer ses pièces, et qui n'a dû ses succès qu'à ses titres et à ses qualités littéraires.

Le spectacle commençait par « Le pour et le contre », joué avec esprit et finesse par M. Garraud, et se terminait par les « Caprices de Marianne », dont MM. Bressant, Delaunay et Got remplaçant Provost et Mirecourt dans le rôle du Podestat, Coquelin, suppléant à son tour Got dans le personnage de Tibia, Mmes Nathalie et Croisette ont fait valoir le charmant caprice et la fantaisie poétique d'Alfred de Musset.

Ainsi qu'il l'avait annoncé, le théâtre de l'Odéon a repris, jeudi, par la 101^e représentation, « Ruy-Blas » qui avait tenu l'affiche pendant l'hiver dernier, et qui reparait avec le même éclat et le même succès. Ce chef-d'œuvre va reprendre sur la scène sa place glorieuse, et nous rendre, avec les émotions de l'œuvre et les acclamations des spectateurs, les éminents artistes qui ont si brillamment concouru à son succès par leur interprétation supérieure: c'est nommer MM. Geoffroy et Mélingue dans les créations si diverses de ton et d'accent de Salluste et de César de Bazan. Jamais la physionomie du grand seigneur, implacable dans sa vengeance, n'avait été traduite sur la scène, dans sa sombre profondeur, telle qu'elle nous apparaît sous les traits de M. Geoffroy et dans son jeu magistral.

Quant à César de Bazan et à cette création originale cotoyant les poignantes péripéties du drame qu'il illumine de son *humour*, M. Mélingue s'y est si bien incarné avec une merveilleuse souplesse de talent et une prodigalité de verve spirituelle, qu'il a fait complètement sien ce rôle qui, comme celui de d'Artagnan, lui appartient désormais et demeure inséparable de son nom dans l'histoire du théâtre. On pourra le jouer autrement, on ne le jouera jamais aussi bien. Et, ce qui est le signe et le privilège des grands artistes, comme il semble heureux de cette splendide interprétation et de son assimilation parfaite à l'œuvre du grand poète ! M. Pierre Berton, qui avait repris déjà après M. Lafontaine le rôle de Ruy-Blas, est toujours un artiste chaleureux et passionné. Mlle Broisat, est touchante et distinguée dans le personnage de la Reine ; et les autres rôles sont tenus avec un soin et un ensemble dignes d'éloges.

Quelques jours auparavant, dans une représentation à bénéfice, on avait donné à ce théâtre les « Marionnettes de Justin », comédie en deux actes de M. Charles Narrey. Il s'agit de manœuvres d'un

valet intrigant qui veut marier une jeune veuve à son choix pour s'assurer la main et la dot de la soubrette; mais il échoue dans ses ruses. Ce qui a paru peut-être le plus piquant dans cette pièce, ce sont les costumes du temps du premier Empire et de la Restauration que portaient les personnages, et qui contrastent assez drôlement avec les modes actuelles.

La reprise de la « *Sonnambula* », pour les débuts de Mme Albani, avait attiré jeudi dernier tous les Parisiens curieux des choses de l'art. La salle était magnifique, les toilettes éblouissantes. La jeune cantatrice avait été précédée à Paris par le bruit de ses succès en Angleterre. Les portraits de Mlle Albani, exposés chez les éditeurs de musique, avaient aussi excité la curiosité. Allait-on trouver une étoile, une diva ?

Il est assez difficile de rendre compte de l'impression générale du public quand Mlle Albani parut enfin. Elle s'avança avec assurance, en artiste qui a l'habitude de la scène. Toutes les lorgnettes étaient braquées sur elle. La débutante est petite et brune. Elle a le geste facile et le jeu mouvementé. Sa voix est parfaitement ronde et pure. Pas une faiblesse, pas une défaillance. Dès son premier air, les sympathies du public étaient acquises à Mlle Albani. On la rappela à la fin de l'acte. La partition de la « *Sonnambula* » est particulièrement faite pour mettre une cantatrice en lumière. Le compositeur a donné au personnage d'Anima une importance extrême. Au premier acte, le grand air, plein de traits et de vocalises, permet d'apprécier le degré de force de l'artiste. Au troisième acte, le morceau de la *Sonnambula*, si large, si soutenu, fait valoir la voix de la cantatrice. Nous l'avons déjà dit, le public a fait à Mlle Albani un accueil très sympathique au premier acte; mais son succès réel a été pour le troisième acte dans lequel elle s'est montrée vraiment supérieure. Nous ne parlerons pas davantage de Mlle Albani pour cette fois, nous réservant de l'étudier plus complètement prochainement.

Capoul a chanté avec beaucoup de feu et d'âme le rôle d'Elvino. Peut-être un peu trop distingué pour un paysan; mais comme tous les sentiments sont bien rendus! Quelle délicatesse et quel raffinement dans sa façon de varier ses effets! Il s'est surpassé dans son grand air du second acte. Les applaudissements ont été unanimes et les rappels nombreux.

Vergèr tenait le personnage du comte. N'est-ce pas dire que les trois premiers rôles étaient remplis à merveille. En somme, la « *Sonnambula* »

fera courir tout Paris. Nous félicitons la direction du Théâtre-Italien du choix heureux de ses artistes et de ses opéras. Le succès de la saison est maintenant acquis.

Nous n'avons pas encore parlé de la rentrée de M. Colonnese dans « *Lucrecia* ». Au commencement de la saison, le rôle si largement écrit du duc avait été confié à M. Antonucci. « L'armure qu'il portait n'allait pas à sa taille ».

La direction du Théâtre-Italien l'a compris aussi bien que le public et nous avons vu avec plaisir, samedi dernier, M. Colonnese rentrer dans un rôle qui semble fait pour lui. Les habitués de la salle Ventadour ont témoigné par de nombreux bravos, à cet excellent artiste, le plaisir qu'ils avaient de le revoir et de l'entendre.

Suzon est une petite paysanne « jeune et jolie, et surtout fort coquette »; le dimanche, elle met ses plus beaux atours, va danser sous les tilleuls aux sons du hautbois et du tambourin, et surtout ne veut pas souffrir que Lucas, son promis, l'embrasse ou lui donne la moindre tape dans le dos, par crainte, bien entendu, qu'il ne chiffonne sa belle robe blanche; au demeurant, c'est la meilleure fille du monde pendant le reste de la semaine. Lucas, faible comme un amoureux, souffre tous ses caprices, mais le père Barnabé ne l'entend pas ainsi: il ne donnera sa fille à Lucas qu'autant qu'il montrera du caractère, qu'il sera un homme enfin! Pour cela, il exige que celui-ci donne une bonne leçon à la gentille Suzette. Le dimanche venu, Barnabé fait croire à la pauvre, qui va partir pour la danse, qu'elle a dormi pendant 48 heures, qu'on est au lundi et qu'elle doit reprendre ses vêtements de tous les jours. Elle se résigne en soupirant, va mettre à regret une simple robe bleu et revient pleine de tendresse pour le bon Lucas. Celui-ci, sous prétexte que c'est lundi, prétend aller retrouver ses amis au cabaret; prières, supplications de Suzon; mais Barnabé, caché dans un bahù, enjoint par gestes à Lucas de persister dans sa fausse colère, chaque fois qu'il fait mine de se laisser attendre. On se querelle, on se fâche et enfin cette petite scène fort gaie se termine par de bons baisers, et un mariage imminent.

Sur cette gracieuse paysannerie, M. Deslandres a composé une musique fraîche et distinguée. Sans faire montre de grandes prétentions, il laisse voir qu'il connaît à fond son métier; l'orchestre, écrit dans une grande sobriété de plume, accompagne le chant avec discrétion et ne laisse pas que d'être intéressant. Parmi les cinq ou six morceaux dont se compose cette agréable partition, on a surtout remarqué la chanson du vin, dont le

rhythme est franc et bien mouvementé, que M. Géraisier a dite avec beaucoup de verve et que le public a bissé. Nos compliments à M. Deslandres qui, par ce succès, vient de prouver que parmi les jeunes il y a des hommes de talent qui n'attendent qu'une occasion pour se faire applaudir. Nos compliments à M. Ruelle qui, moins de quinze jours après l'ouverture de son théâtre, a donné la première œuvre d'un compositeur qui, sans lui, eût attendu peut-être pendant de nombreuses années la lumière de la rampe. Nous espérons que M. Ruelle persistera dans cette voie, et si quelques déboires devaient l'y attendre, ils seraient largement compensés, car c'est là, croyons-nous, qu'il trouvera la prospérité de son théâtre en même temps que la satisfaction d'être utile à la jeune génération musicale.

RENÉ DELORME.

POÉSIE

Voici une pièce de vers, signée de *M. Alexandre Dumas fils*, que M. Léo Lespès a retrouvée sans doute dans les souvenirs de la charmante femme à laquelle elle était adressée. Les vers sont d'une fraîcheur exquise. Ils ont vingt ans, M. Alexandre Dumas fils ne les désavouera. — V. de R.

A MADAME ***

Certain dimanche, Dieu qui n'avait rien à faire,
Car jamais le dimanche on ne travaille aux c'eux,
S'ennuyait, m'a t-on dit, et pensant se distraire,
Voulut faire une femme et cela de son mieux ;
C'est à vous qu'il pensait. Or, voici Dieu, madame,
Qui se met à l'ouvrage et d'un souffle fait l'âme...
L'âme qui resplendit sur votre front charmant,
Etoile qui se lève en un bleu firmament,
D'une brise d'été qui courait dans la plaine
Il forma votre esprit, et d'une seule haleine
Tout le côté divin fut créé. Mais alors
Il fallut sans retard l'enfermer dans un corps ;
Et cela n'était point dans les choses faciles,
Les Anges et les Saints, aux lois du ciel dociles,
Attendant le lundi, célestes ouvriers,
Dormaient après avoir fermé leurs ateliers.
Ames et corps ne sont point faits de mêmes choses,
Le Seigneur prit des lis, des jasmins et des roses,
Pétrit le tout ensemble et fit votre beau teint,
En prenant pour modèle un rayon du matin.
Mais il manqua de fleurs juste au moment de faire...
Devinez quoi?... les pieds!... Il parcourait sa sphère,
N'osant pas réveiller, quelque désir qu'il eût,
L'Ange qui fait les pieds, paresseux s'il en fut.
D'ailleurs, faire dimanche une femme parfaite,
C'était chose que Dieu devait faire en cachette.
Le Seigneur allait donc remettre au lendemain
La fin de votre corps, lorsque sur son chemin,
Il trouve un pied d'enfant, que le cher petit ange,
Désireux de quitter le ciel, désir étrange...

Avait laissé tomber, la veille en se sauvant.
Le Seigneur ramassa le pied de cet enfant,
Et de ce pied mignon, n'en pouvant avoir d'autre,
Il en fit deux, madame, et ce sont les deux vôtres!...

ALEXANDRE DUMAS FILS.

LITTÉRATURE

LA SERVANTE

PAR MADAME CAROLINE GRAVIÈRE.

(Suite)

Lise en était arrivée à ce point où l'on sent à peine, où l'on pense avec difficulté : un étouffement sous les décombres !

Elle rassembla machinalement ses nippes et mit sa pèlerine et son châle. Mme Van Teel n'était plus là. Au moment où elle allait descendre, la cuisinière, une vieille bigote couleur de buis, avec un bonnet plissé à tuyaux, mit d'un air pincé, sur le bord de la table, un petit paquet contenant de l'argent et se retira remplie d'une sainte horreur.

C'était le gage de Lise pour six semaines de service.

Tout faisait mal à Lise en ce moment cruel. C'était une de ces épreuves où les circonstances se tournent contre une pauvre créature, comme un canif dont toutes les lames s'ouvriraient à la fois dans la main. L'atmosphère de cette maison lui semblait imprégnée d'amertume ; le plancher brûlait ; la poignée des portes blessait ; l'escalier craquait sous les pas : les bruits que l'on entendait étaient sinistres et menaçants ; il fallait se hâter, car quelque figure vindicative, quelquefois insultante, viendrait de nouveau formuler un arrêt. Qu'il fut pénible le trajet de cette chambre au seuil de l'inhospitalière maison, et avec quel bruit sourd retomba la porte !

Et, sous le coup de ce saisissement, quelle étrange sensation au cœur : la douleur morale matérialisée, le chagrin devenu ravage et dévastation, quelque chose comme un liquide corrosif répandu instantanément dans cette poitrine, déjà desséchée par une intime désolation !

Lise se trouva seule au milieu de la rue, au mois de décembre, à la nuit tombante. C'était la route du Calvaire !

Quelle idée la conduisait ? Songeait-elle à aller chez son oncle ? Vers quel but allait-elle quand, ayant fait une centaine de pas, la tête basse, les bras pendants, la démarche indécise, elle s'affaissa tout à coup et tomba sur le trottoir ?

Il n'y a point de passants dans les rues de Turnhout, l'hiver à six heures du soir.

Un homme qui rentrait chez lui vit Lise étendue.

due par terre et s'approcha. Il appela sa femme, sa servante, les voisins ; on apporta de la lumière, on souleva la jeune fille, qui était froide et inanimée.

Le meilleur parti à prendre était de la porter à l'hôpital, située non loin de là ; c'est ce que l'on fit.

Des sœurs vêtues de blanc, qui desservent l'hôpital, déshabillèrent la malade et la mirent au lit.

Elle n'était point morte, ainsi qu'auraient pu le faire supposer la fixité de son regard, son extrême pâleur et la rigidité de ses membres ; mais elle était dans un état de prostration complète.

Sœur Apolline, une religieuse dont la jeunesse et la beauté s'étaient conservées sans s'épanouir et sans se faner, une mystérieuse fleur éclose à l'ombre du cloître, ni naturelle, ni artificielle, mais faisant rêver, par sa blancheur et sa ténuité, à ces fleurs mystiques ciselées dans l'ivoire, — sœur Apolline se prit d'une sympathie instantanée pour la pauvre Lise et la veilla toute la nuit.

Il y eut du délire, de l'agitation, et la fièvre se déclara. Lise fut très-mal pendant quelques jours il y eut lutte, puis la nature vainquit et la connaissance revint.

Etendue sur le lit de l'hôpital, décolorée, presque transparente, ses mains fluettes pendant sur la couverture, Lise rassemblait peu à peu ses souvenirs, et ses regards errants cherchaient à se rendre compte du lieu où elle se trouvait.

Une figure d'expression maternelle se pencha vers elle :

— Tenez-vous en repos, mon enfant.

La main de la malade pressa doucement celle de la religieuse.

— On dirait une petite sainte de cire, pensa sœur Apolline en la regardant ; elle est bien malade, mais nous sommes venus à bout de la fièvre, et la poitrine ne me paraît pas atteinte.

Elle termina sa phrase à haute voix en s'adressant au médecin qui arrivait.

— Symptômes d'une maladie de cœur, avec un commencement d'inflammation des méninges, dit le docteur ; mais les menaces d'une affection aiguë paraissent céder. Avec beaucoup de ménagements et de soins, je ne désespère pas... Cependant, le sang est appauvri et elle a les pâles couleurs.

Je la soignerai comme mon enfant, dit la sœur.

Le sentiment maternel, qui dort au fond du cœur de toutes les femmes, est le mobile secret de l'active et sublime vertu des sœurs de charité, et fait de leur ordre quelque chose à part au milieu des autres ordres religieux.

C'est la femme retrouvant sa mission et son but par un chemin détourné, car il y a dans toute

femme l'étoffe d'une garde malade ; dans toute sœur de charité il reste quelques-uns des caractères de la mère : les soins, la patience, l'abnégation. Il n'est pas une femme au monde, pas même une religieuse de cinquante ans, qui soit maladroitement dans un rôle de mère..

Si sœur Apolline s'était mariée, peut-être eût-elle eu, à l'âge où nous la trouvons, une fille ressemblant à Lisen. Elle eut par intuition, pour la jeune fille, le regard compatissant, la voix caressante, la sourire encourageant, que la nature lui aurait octroyés avec la maternité.

D'ordinaire, elle soignait les malades avec zèle et bonté, mais, cette fois, ce fut une tendresse instantanée, une espèce de passion, de pitié, et l'œuvre d'une guérison entreprise avec amour.

L'intelligence affaiblie de Lise renaissait par lueurs, et alors elle racontait quelques lambeaux de son histoire ; de temps en temps une phrase :

Elle était servante... à Malines d'abord... puis elle était venue à Turnhout... où elle avait un oncle... la dame avait été si injuste envers elle!... elle pensait retourner chez son oncle... elle était devenue malade, et ensuite... elle ne savait plus rien !

— Il ne faut pas vous inquiéter, mon enfant, disait la sœur, tout s'arrangera quand vous serez guérie.

— Guérie de ma maladie, oui... mais non de mon chagrin !

Alors, elle disait le nom d'Armand et se mettait à pleurer.

Ce nom d'homme fit quelque peur à la religieuse, aussi eut-elle un sourire radieux quand sa protégée lui dit :

— Armand est un enfant que j'ai élevé depuis sa naissance... c'est le fils de mon maître, du comte de Marcellis.

Sœur Apolline se laissait aller de tout cœur au sentiment maternel qu'elle éprouvait. Elle avait des accents persuasifs quand elle engageait Lise à manger un blanc de poulet ou un peu de crème ; elle la portait dans ses bras près de la fenêtre dans un rayon de soleil ; elle chauffait sa chemise, peignait ses cheveux, la lavait comme une mère fait à son enfant.

— Bonne, bonne sœur, disait la pauvre Lise, vous me donneriez presque envie de vivre !

— Je l'espère bien, répondait sœur Apolline.

Mais voilà qu'un matin une autre religieuse vient donner à déjeuner à la convalescente, sœur Apolline ne paraît pas à l'infirmierie. Lise s'inquiète et demande si elle est malade. On lui répond d'une façon évasive, un peu froide, que sœur Apolline doit rester à la pharmacie.

Même chose le lendemain ; une sœur converse

donne à la malade ce dont elle a besoin ; mais pas une religieuse n'approche.

Les yeux fiévreux, la gorge sèche, refusant la nourriture, Lise pleurait dans son lit.

L'aumônier vint s'asseoir près d'elle.

— Ne reverrai-je plus ma chère sœur, ma bonne sœur ?

— Plus tard, mon enfant..., quand une bonne confession vous aura réconciliée avec Dieu. Les sœurs ne vous connaissaient pas : les fautes qui vous ont conduite à un état si triste les effraient un peu, mais une fois en paix avec Dieu...

— Je ne comprends pas ce que voulez dire, monsieur l'aumônier, s'écria Lise ; la sœur qui s'éloigne... des fautes... je n'ai jamais fait de mal.

— Mon enfant, on sait maintenant qui vous êtes et d'où vous venez.

Alors, Lise, bouleversée et avec un commencement d'égarément, fit à genoux sur son lit et presque à haute voix son angélique confession.

Il était arrivé tout simplement que la cuisinière de Mme Van Teel, venant chercher à la pharmacie de l'hôpital, ouverte au public, un calmant pour sa maîtresse menacée d'une apoplexie, raconta comme quoi une fille de mauvaise vie, qui avait été servante chez le comte de Marcellis, s'était introduite dans la maison du conseiller sous des airs d'honnêteté ; à la découverte de ses impostures, Mme Van Teel l'avait mise à la porte, et l'on avait appris qu'elle s'était réfugiée à l'hôpital.

Sœur Apolline fut troublée en écoutant ces détails. Elle dut faire le terrible choix imposé à toute religieuse : le cœur ou la règle.

Elle courba la tête sous la règle. Si elle eût appartenu à un ordre qui se dévoue à la garde des filles repenties, elle serait retournée au fit de Lise.

Mais ce n'était pas la règle des sœurs hospitalières.

Le soir même, une fièvre violente s'empara de Lise et la méningite implacable se déclara.

Elle appelait Armand à son secours, et aussi quelquefois le comte Pierre. Elle pleurait amèrement, et il eût été impossible de ne pas pleurer en l'écoutant.

L'oncle Christiaens ne pouvait manquer d'aller à Malines afin d'avertir le comte de Marcellis de la situation de Lise, et aussi pour s'assurer, en qualité de plus proche parent, de ces deux mille francs d'épargnes dont la tante avait conservé l'agréable souvenir. Il fut obligé de raconter les bruits fâcheux qui couraient à Turnhout au sujet de la dernière servante de Mme Van Teel...

Pierre resta un moment aussi écrasé sous la calomnie que la pauvre fille l'était elle-même.

Quoi ! son dévouement à elle récompensé par la flétrissure, par la mort peut-être ? Quoi ! sa reconnaissance, son énergie à lui, inutiles ? Toutes les grandes idées rapportées d'Amérique, tous les grands sentiments d'un noble cœur, l'indépendance de deux êtres libres, la vertu de deux êtres généreux ; rien ne pouvait vaincre les préjugés, rampants entre les pavés du vieux sol ! et il serait défendu à un honnête homme d'aimer loyalement une honnête femme !

Non ! cela ne pouvait pas être, et cela ne serait pas ! Au choc de tant d'obstacles, la volonté du comte s'alluma comme la foudre... il commanda à son inquiétude de s'apaiser ; il eut commandé au temps d'attendre !

Comme la foudre aussi, il partit pour Turnhout ; le chemin de fer ne volait pas assez vite au gré de son impatience ; mais enfin, dans deux heures, il serait auprès de Lise ; cette maladie ne pouvait certes pas marcher aussi rapidement que les secours qu'il apportait... et son programme était arrêté : il accomplirait l'œuvre de la réhabilitation...

Réhabilitation, hélas ! bien difficile que celle d'une femme accusée d'amour !... Il dirait... Mais que dire quand on se trouve dans un de ces mille cas où l'honnêteté la plus parfaite n'a en réponse à l'éloquence de la calomnie qu'un oui ou un non ! N'importe ! Lequel des deux dévouements aurait raison de l'autre ? Celui de Lise était allé jusqu'à refuser le honneur ; celui de Pierre saurait l'imposer...

Son entrée à l'hôpital fit une grande sensation. Sa douleur exprimée la tête haute, le respect, l'attendrissement, l'admiration avec lesquels il parlait d'une pauvre servante inspirèrent aux sœurs une indéfinissable terreur mêlée d'un indéfinissable attrait. Elles eussent regardé ainsi l'ange du mal...

Il était grave, mais calme, car il défiait toutes les puissances de ce monde d'être aussi fortes que sa volonté...

— Lit n° 4, dit la sœur qui conduisait le comte.

— La malade vient d'expirer, répondit une religieuse, qui fermait les rideaux du lit.

CAROLINE GRAVIÈRE.

FIN

SOUVENIRS D'AUTREFOIS

Il est bon de se prémunir contre certains passe-temps auxquels on se livre quelquefois à la campagne entre personnes de mauvais goût. Je veux parler de ces espèces de divertissements qui con-

sistent à se jouer des tours et se faire des farces.

Vers 1712, un jeune conseiller au parlement de Normandie, appelé M. de Martainville, tout nouvellement marié, avait réuni dans son château une vingtaine de personnes qui devaient y passer les vacances, et dans le nombre il y avait plusieurs jeunes officiers des garnisons voisines.

Avec de pareils éléments de jeunesse la gaieté était de rigueur, car toute cette bande joyeuse n'engendrait pas la mélancolie. Ce n'était, tous les jours, que parties de plaisirs nouvelles.

Mais lorsque toutes les distractions reçues furent épuisées, comme l'envie de s'amuser ne l'était pas, on se fit mutuellement des surprises; des niches, des attrapes!

Chaque jour amenait de nouveaux sujets de mystification pour les uns et d'hilarité pour les autres.

Toujours est-il qu'on ne pouvait aller visiter nos jeunes mariés de Martainville sans se trouver assailli par cette joie grosse d'attrapes et souvent de brutalités impertinentes, ce qui faisait de leur château comme une sorte d'accueil et de récif malencontreux pour toute la noblesse du voisinage.

On y perçait les murailles et les plafonds pour y faire jouer des ficelles qu'on avait attachées aux rideaux et aux couvertures des lits.

On y creusait des trous cachés sous l'herbe, afin d'y faire tomber les cavaliers, pêle-mêle avec leurs montures, ce qui devait être bien agréable pour les cavaliers!

On y mettait du sel dans votre café, du piment dans votre tabac, du jus de coloquinte au bord de votre tasse, de la poix de Bourgogne à vos chemises et du crin haché dans vos draps de lit!

On pense bien qu'il y avait des écrevisses et des grenouilles dans tous les lits du château? Car c'est une idée fondamentale en fait de mystification provinciale, et c'est toujours, m'a-t-on dit, la première idée qui vient à l'esprit de ces charmants espiègles de campagne.

Or, il arriva que le Martainville et sa conseil-lère attendaient chez eux une vieille tante, la veuve de l'intendant d'Alençon, qui s'appelait Mme Héraul de Séchelles, qui s'en allait tout doucement aux eaux de Barèges, en voyageant à très petites journées, et qu'ils avaient suppliée de venir se reposer pendant quelques jours à Martainville.

Il est bon de dire qu'elle était en convalescence d'une fluxion de poitrine, qu'elle avait soixante mille livres de rentes et que les Martainville étaient les principaux héritiers.

C'était, du reste, une vieille femme de robe infiniment douillette, exigeante et susceptible à

l'excès; une de ces véritables *intendantes* qui sont adulées par la société d'une ville de province, et qui ne prennent jamais la peine de relever leurs cartes au *reversis*; d'où vient que le cardinal de Fleury disait toujours au jeune roi qui jouait sans y penser:

— *Madame l'intendante, c'est à vous à relever les cartes!*

— Ah! ça! disaient les Martainville à toute cette volée de corneilles et d'étourneaux, n'allez pas faire de folies pendant la station de notre tante de Séchelles! Soyez bien sages et bien sérieux, Messieurs et Mesdames, et n'oubliez pas que c'est une tante à succession.

On avait fait déménager une certaine présidente afin d'ajuster le plus bel appartement pour l'illustre valétudinaire.

On avait placé dans la chambre qu'on lui destinait tous les petits meubles les plus commodes, ainsi que les chinoiseries les plus charmantes et les plus jolies porcelaines de Saxe de la maison.

On avait soin de lui maintenir continuellement, bien cuite à point et bien chaude au bain-marie, une poule au gros sel, avec des pigeons bouillis à l'orge mondé et des cailles aux laitues, sans compter des œufs frais dans de l'eau froide et du vin d'Alicante dans de l'eau tiède.

Enfin la cuisine et la livrée des Martainville étaient restées sous les armes pendant plus de huit jours, et Mme l'intendante n'arrivait pas!...

On commençait à s'en inquiéter dans la famille, et le reste de la compagnie s'en impatientait.

Il est bon de savoir que le maître du château n'avait jamais vu cette tante de sa femme, et que celle-ci ne l'avait pas revue depuis l'âge de cinq à six ans, ce qui fit naître l'envie d'organiser une *attrape*.

Il se trouvait dans la troupe facétieuse un petit M. de Clermont-d'Amboise qui, soit dit en passant, était un vilain petit chafouin jaune.

On imagina de le déguiser en vieille dame; un autre jeune officier devait s'habiller en femme de chambre.

Sur toutes choses on avait eu grand soin de dissimuler les préparatifs de ces déguisements qui ne devaient être connus que de trois ou quatre personnes, mais qui furent divulgués par une femme de chambre à un godelureau de la société.

On organisa alors ruse contre ruse et l'on s'arrangea à mystifier les mystificateurs.

Ainsi, tandis qu'on était aux aguets pour le accueillir en les houspillant et les bousculant à la

belle manière, arriva la véritable intendante !... sur laquelle on se précipita comme une avalanche, à laquelle on arracha sa mantille à falbalas, sa perruque, enfin, qu'on maltraita si cruellement, que la chose est horrible à penser !

La malheureuse en était tellement saisie qu'elle ne pouvait crier, ni proférer une seule parole ; mais, dans ce qu'elle entendit, il y eut des révélations perfides...

— Vilaine autruche ! — Ennuyeuse intendante !
— Vieille tante à succession !... — Ah ! tu veux aller aux eaux pour faire languir tes héritiers !
— En voilà des eaux minérales ! En voilà des douches !...

Et c'étaient des taloches et des seaux d'eau de puits qui lui tombaient sur le corps, au milieu d'un vacarme épouvantable.

Après un quart d'heure de pareils sévices et de mauvais traitements, elle était tombée sous les coups, et restait gisante sur le pavé du vestibule, ne donnant aucun signe de vie.

On approcha des lumières : on ne reconnut point le petit de Clermont, et ce qui résulta de l'investigation, c'est que la pauvre femme était presque morte !..

Chacun de tous ces fous s'enfuit du château, à la réserve de ses parents, qui s'arrachaient les cheveux de désespoir, et qu'elle ne pouvait envisager sans éprouver un sentiment de terreur et d'horreur profondes !

La pauvre victime en mourut le troisième jour, et comme elle n'avait jamais fait aucunes dispositions testamentaires, il se trouva que son héritage était naturellement ouvert au profit des Martinville, ce qui les compromit dans l'opinion publique, et par-devant leurs confrères du Parlement, au point qu'on informa judiciairement sur cette abominable méprise, et que M. de Martainville se vit obligé de se défaire de sa charge.

Mais comme il était rempli d'honneur et que sa femme était la délicatesse même, ils ne voulurent toucher absolument rien de la succession de Mme de Séchelles, qu'ils abandonnèrent à leurs collatéraux.

Ils vendirent, quelque temps après, leur beau manoir de Martainville, et même ils en quittèrent le nom pour celui de leur baronnie de Francheville, que leur famille a continué de porter.

Mme de Maintenon a dit que le *bon goût* suppose toujours un *grand sens*, et c'est la moralité de cette anecdote.

UNE DOUAIRIÈRE.

MOSAÏQUES ROSES

Les concerts du Grand-Hôtel ont inauguré leur seconde année dimanche d'une façon très brillante ; la salle était comble et plusieurs morceaux ont été fort goûtés, entre autres l'andante et le fina du Concerto de Mendelsohn, joués par M. Danbé, avec un talent remarquable. Le public a pris aussi beaucoup de plaisir à entendre de nouveau la *Saravande* de Girard, qui a été bissée, ainsi qu'un intermède de la deuxième suite d'orchestre de M. Massenet.

Le samedi 9 novembre, aura lieu, à l'Institut, la distribution solennelle des prix de Rome, sous la présidence de M. Ambroise Thomas.

Cette cérémonie n'avait pas eu lieu depuis que le jugement des concours de Rome avait été enlevé à l'Académie des beaux-arts.

La séance commencera par l'exécution d'une ouverture à grand orchestre de M. Rabuteau, prix de Rome de l'année 1868. Puis M. Beulé, secrétaire perpétuel, lira l'éloge d'un membre de l'Institut décédé, et on finira par l'exécution de la cantate de M. Salvayre, qui a obtenu le grand prix cette année. Les interprètes de M. Salvayre seront MM. Bosquin, Gailhard et Mlle Devriès, les mêmes qui l'ont chantée au concours. L'orchestre sera dirigé par M. Georges Hainl.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE

PLANCHE 23

PREMIÈRE FIGURINE. — Robe en faye violet foncé, garnie dans le bas d'une large bande en velours assorti, découpée en longues dents arrondies qui reposent sur la jupe, et qui sont entourées d'une petite dentelle noire. Le corsage et les manches sont ornés de même. Manteau en velours, couleur semblable, fendu par côtés, formant légèrement le pouf par derrière. Les manches sont découvertes sur le dessus, et tous les bords du vêtement sont ornés d'une haute dentelle noire. Chapeau en faye et velours violet, dentelle noire et branchage de fleurs.

12 mètres de faye pour la robe, et 2 mètres de velours, 3 mètres de velours pour le manteau.

DEUXIÈME FIGURINE. — Toilette en satin de laine marron, première jupe légèrement à traîne ; tunique princesse très longue, entourée d'effilés en laine assortie, relevée seulement au milieu derrière ; paletot formant double jupe, ouvert par derrière, et retenu là par des nœuds en étoffe garnis de dentelles noires ; une frange de laine entoure les bords du vêtement, les manches pagodes se terminent par des dentelles noires. Chapeau en faye marron, plumes assorties et dentelles noires. Trois mètres pour la première jupe, huit mètres pour la tunique, et huit mètres pour le paletot double jupe.

Pour les articles non signés :
VICOMTESSE DE RENNEVILLE.

Paris. — Imprimerie Georges Kugelmann, rue du Helder, 13.